

Extraits concernant Georges Rodenbach de : Henri Evenepoel, *Lettres à mon père* : vol. 02 : 1896-1899

Texte établi et commenté par Danielle DERREY-CAPON.

Bruxelles, Editions des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique



Henri Evenepoel est un peintre belge mort prématurément (1872-1899). Il est monté à Paris en 1892, l'année de la parution de *Bruges-la-Morte*. Sa toile la plus célèbre s'intitule *L'Espagnol à Paris*.

La disparition de Rodenbach en décembre 1898

[...] Avec Fierens-Gevaert, qui est tout à fait bon et gentil pour moi, nous avons longuement causé de Rodenbach et des artistes belges émigrés à Paris. Lui, pour son compte, il n'y reste que parce qu'il ne trouverait pas en Belgique une position équivalente à celle qu'il a aux Débats. Il m'a raconté avoir mangé de la vache enragée dans les premiers temps de son mariage !

Il avait quitté l'Opéra-Comique et il avait une place de 125 frs par mois à l'agence Dalziel !! Il me disait : « J'avais l'envie, quand je rentrais chez moi, de me jeter la tête contre le mur ! » En règle générale, il est d'avis qu'il faut être « cabotin » pour réussir comme étranger à Paris ! Il me dit que l'affaire Dreyfus a encore accentué l'esprit d'hostilité contre les étrangers à Paris. Justement Rodenbach avait ce qu'il fallait pour réussir ici : il était « cabotin ». Ce n'était pas le même homme dans l'intimité que dans le Monde !! Il a été enlevé par une maladie d'intestins !! On aurait dû lui faire une opération qui aurait pu le sauver. mais on a appelé le chirurgien trop tard !! Il a failli mourir tout seul ! Il était en agonie depuis une heure et sa femme n'était pas auprès de lui !!

A son enterrement, le monde de Paris qui vient se montrer ! pas de famille !! Octave Mirbeau, à la mortuaire, recevait et conduisait le deuil !! de Heredia entre dans la chambre transformée en chapelle ardente, vient serrer la main d'Octave Mirbeau les yeux au ciel et dit : « Pauvre garçon !! si jeune !! » puis : « Vous savez, j'ai trouvé votre pièce tout à fait bien !! oh ! très bien !! »

Octave Mirbeau se penche vers lui et lui dit à l'oreille quelques mots pour le remercier, mais de Heredia n'a pas compris ! et dans le noir de la pièce, à côté du cercueil. dans le silence respectueux de la mort, il continue à faire l'éloge et la critique de la pièce de Mirbeau !!! à voix haute, comme une conférence !!! triste !! [...]

14 janvier 1899, p. 284

Le Voile (1894)

Comme Napoléon en campagne écrivait sur un tambour, ce soir, plus prosaïque, je t'écris sur une malle : elle me gêne même terriblement car elle a un couvercle courbe et des clous de cuivre saillants. Mais je ne saurais me coucher sans un bout de causerie avec toi.

Cette après-midi, tandis qu'avec Louison je faisais des malles, m'est arrivée une carte de Maurice Delfosse, me demandant de risquer d'aller le soir avec lui et son ami Frères, au Voile de Rodenbach, au Français 2. C'était tentant et je lui ai répondu télégraphiquement aussitôt que j'acceptais les risques.

A 7 h 3/4 heures, j'étais fidèlement à mon poste sur le refuge devant le Théâtre-Français. Arrivent bientôt mes deux camarades, mais pas de Rodenbach qui devait nous apporter les cartes. Enfin à 8 1/4 arrive Madame Rodenbach qui vient nous dire qu'il est impossible d'en avoir trois, qu'on n'en a que deux ! Désolation de m'avoir fait déranger inutilement

Frères me dit : « Viens, je vais te présenter à Rodenbach, il t'en donnera une pour demain ! » Ma foi, cette perspective de présentation me souriait et, en face, nous sommes entrés, à trois, au café de la Régence.

Il était là, blond, figure très fine, regard doux, parler musical, geste facile et intime, et nous reçoit très affablement. Il avait avec lui Decler et Honorat du XIXe siècle et un quatrième.

On cause, il nous offre un café, et on rit. Ses amis et lui ont beaucoup d'esprit et la conversation roulant sur Sarcey, c'était on ne peut plus comique. Ils en savaient beaucoup des anecdotes sur « Mon Oncle » et vraiment c'était très amusant. Il m'a rappelé qu'il te connaissait et a demandé ce que je faisais. Je lui ai répondu que j'étais élève de Moreau, m'a demandé quelques détails sur lui, sur son intérieur. Il m'a dit : « C'est un grand Maître. »

Il n'y a pas à dire, près des intellectuels, c'est un titre d'être élève de Moreau.

Mais l'heure du Voile arrivait. Il s'excuse de ne pas avoir de place pour moi, et me dit d'aller voir au contrôle. Mais (ce qui m'a fait surtout grand plaisir) c'est qu'il nous a demandé à tous trois d'aller le voir chez lui. Il a fixé un jour immédiatement et, jeudi prochain à 2 heures, nous irons ensemble ! Je m'en fais une fête ! Je me sépare d'eux et vais au contrôle. Il y avait une troisième galerie. J'enfile les cinq étages et ma foi, j'ai très bien vu et entendu le Voile.

C'est une œuvre toute de poésie, [empreinte, barré] d'une très grande simplicité d'action. Tu en as lu des comptes rendus dans les journaux, je n'ai pas à t'en dire le sujet. C'est d'un artiste très raffiné, il y court un souffle de mélancolie très pénétrant, très vrai, on se sent dans la petite ville de province, à l'ombre d'une vieille maison, sous la protection d'une église. Le glas sonne très doux constamment. Ses vers sont absolument de la musique, et les idées évoquées sont d'un esprit, d'une délicatesse en même [temps] très distinguée et très puissante.

Une cabale s'était montée à la Deuxième, à la Troisième. A la Quatrième, cette fois-ci grand succès, Mme Moreno incarne le type de Soeur Gudule comme l'a désiré le poète, elle réalise absolument le type rêvé !

Après cela, on donnait les « Romanesques » de Rostand. Après avoir entendu le Voile, cela faisait un bien triste effet ! D'un côté la distinction, l'élévation des idées, de l'autre une platitude vaudevillesque absolument répugnante. Tous trois nous sommes partis après le

l'acte.

En passant devant le café qui est en dessous du foyer du théâtre, voyons attablés Catulle Mendès et Mme Moreno avec deux journalistes, causant. Moreno est la maîtresse du moment de Mendès. Celui-ci avait son air vanné et noceur qu'on lui connaît, avec sa tête blonde et grasse et ses yeux qui lui sortent de la tête.

Sarcey a fait un très beau compte rendu pour Rodenbach dans le XIXe siècle. Il était encore là aujourd'hui ! Je l'ai vu arriver à son fauteuil à grand-peine, puis asseoir son gros fessier dans le fauteuil, mettre ses deux grosses mains au-dessus de sa canne sur son ventre tout en tenant son haute-forme. Enfin le type caricaturé, en plus drôle encore.

Rodenbach raconte que la seule fois qu'il a été chez lui, il est monté en haut dans l'espace d'atelier où il travaille, mais en passant en bas, il avait vu par la porte entrebâillée, dans une salle, sa chambre à coucher sans doute, un « bidet » monstre, phénoménal !

[...] *trois jours plus tard...*

Je reviens de chez Rodenbach à l'instant. Nous avons oublié de nous donner rendez-vous hier et j'ai été chercher Delfosse et Frères chez le premier.

C'est rue Gounod, 2, qu'habite Rodenbach, au 4ème. Maison très luxueuse. Aussitôt en entrant dans l'antichambre, des cadres attirent les regards, dont un, un superbe Rops. Il est dans son salon, belle pièce meublée et tapissée avec infiniment de goût. Réception charmante. Causerie des plus intéressantes pendant près de deux heures. Etait là également Charles Merki du "Mercure de France". Avons surtout causé beaucoup de Paris. Il attribue à l'isolement qu'on ressent à Paris, le développement des facultés d'un artiste. Là seulement on est vraiment seul au milieu de cette grande foule. Là [écoute, barré] on s'entend vibrer, on écoute son âme. Il a éprouvé, lui aussi, après y avoir été comme avocat, cette profonde attirance et la nostalgie de la Ville Lumière. On est bien seul, on n'est distrait par personne, on ne doit pas faire de visites, on ne connaît personne, et la réflexion intérieure se développe.

Il nous a raconté pas mal d'incidents sur le Voile, avec une modestie très grande ! Le succès de son œuvre au Français s'accroît. Il nous a lu des extraits de journaux belges qui nous ont fait rire aux larmes, entre autres un article du « Patriote » intitulé : Une mystification au Théâtre-Français ! Un autre de la « Flandre Libérale » (il se rappelle tes articles) où on dit qu'il a cherché son effet dans : l'exactitude des détails !... etc., etc.

On en est venu à parler du triste et du gai. Il disait que le public ne voulait pas voir des pièces qui font penser, il ne veut pas sentir qu'il a une âme. Si on pousse le triste jusqu'à le faire pleurer, il sera content, mais remuer son esprit, le faire vibrer douloureusement... non'.

Quel est le plus fort des deux sentiments ? la joie ou la tristesse. A ce propos, il rappelle le mot de Schopenhauer qui évoque l'idée de deux animaux, l'un dévorant l'autre :

« Songez, dit-il, combien la douleur de l'un est plus accentuée que la joie de l'autre, il n'y a pas de comparaison ».

(X Il rappelle [le mot, barré] la phrase de Villiers de l'Isle-Adam parlant des gens « rentrant précipitamment la nuit chez eux, dans la crainte de la pensée que les étoiles font naître, évoquant leurs mondes »).

Puis on en vient à mon propos, à parler peinture et Salons. Il parle de Zola avec qui il a

dîné dernièrement et qui s'extasiait devant la suite des illustrations de Tissot au Champs-de-Mars sur la « Vie du Christ », travail pour lequel Tissot a été copier le palmier même et la disposition du Golgotha, travail de documentation sans aucun art.

Rodenbach n'aime pas la campagne ; elle a sur lui une trop forte impression (je parlais de la Campine), elle l'empêche de produire, elle le tue, le désespère, sa mélancolie s'exaspère et l'anéantit.

Il est cependant, il le sent, des endroits où son cerveau s'esseulerait et où il pourrait parvenir à produire et à suivre ses pensées à loisir, comme en prison, par exemple. Quant à la campagne, il ajoute que peut-être bien sont-ce ses souvenirs de collègue et d'enfance qui sont cause de sa répulsion, ces années où, avec les jésuites, on allait se promener tous les dimanches dans de mornes banlieues, les prêtres vous traquant comme des chiens autour d'un troupeau de moutons.

Il est très enthousiaste de Manet et dit que tout Degas et Renoir sont sortis de là, et avec raison.

Dans son salon, deux pastels de Chéret, un Khnopff, d'autres choses que je n'ai pas pu voir d'assez près, ayant beaucoup d'allure !

En le quittant, il me prie de revenir le voir et de lui montrer ce que je fais, cela l'intéressera beaucoup ; il est chez lui tous les jours à 2 heures ; il me charge en même temps de le rappeler à ton souvenir.

[...]